

XYZ. La revue de la nouvelle

Je vous aime

Solange Lévesque



Numéro 101, printemps 2010

Anthologie : les meilleures d'XYZ depuis un quart de siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61205ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, S. (2010). Je vous aime. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (101), 43–51.

Je vous aime

Solange Lévesque

LA CIRCULATION est bloquée, on klaxonne derrière moi, un instant, un instant, une sirène hurle, une jeune femme en robe claire gît sur l'asphalte, à l'intersection, une Cherokee est garée de travers, portière ouverte, les passants s'arrêtent, considèrent la tache rouge noire sur l'asphalte, le chauffeur du véhicule explique quelque chose à l'agent, s'escrime, deux ambulanciers glissent le corps sur une civière, on entraîne le chauffeur dans la voiture de police, une tête d'orignal est ficelée au capot de la Cherokee, des passants commentent, un grave accident, les yeux de la bête sont fermés, l'homme revient de la chasse, dit un témoin, le soleil plombe, il fait trop chaud, les passants s'arrêtent, l'ambulance démarre, circulez, dit l'agent, circulez, on klaxonne derrière moi, je m'excuse, je ne peux pas m'envoler, il me semble que je passe ma vie à m'excuser, l'ennemie en moi, un instant, un instant, enfin la rue Saint-Laurent, pourquoi tant de vieilles femmes en noir coin Rachel, toujours ces camions en attente qui bloquent la circulation, un homme porte un quartier de bœuf sur son épaule, il y a du sang sur son vêtement, feu rouge, il fait trop chaud, ce square, je n'ai pas souvenir d'y être passée si souvent, et pourtant oui, combien de fois, main dans la main, amoureuse, amoureuse, les poids lourds grondent en me doublant, feu vert, docteur, je veux tout savoir, ai-je dit, votre mère est gravement malade, répond le médecin, j'entre à la banque en pensant à autre chose, puisque je dois penser à ce que je fais, la caissière aussi pense à autre chose, elle me tend quatre billets sur lesquels planent des aigles, quatre billets échangeables contre des fruits, par exemple, contre des fleurs, je me gare, regarde où tu vas, attention, pardon, excusez-moi, merci, je voudrais qu'elle sache que je serai là pour elle, présente quoi qu'il arrive, je suis là, vous voyez, je suis là pour vous, je dis vous à ma mère, j'ai toujours vouvoyé ma mère, parlez-moi, parle donc plutôt, toi, dit l'ennemie, l'ennemie en 43

moi, tu ne dis pas grand-chose, toi, surtout pas ce que tu voudrais dire, il fait froid, il fait beau, il pleut, il fait chaud, vingt fois je m'enlise, parlez-moi, on ne peut pas quitter la vie de cette manière, laisser sa vie et les autres derrière soi, ce n'est pas possible, cent fois cette ornière, pas possible, je regarde le ciel, une volée d'oies sauvages, très haut, suit le couloir de la rue, la vendeuse a de longues tresses derrière ses paniers de pêches, une volée d'oies sauvages, là-haut, dis-je à la vendeuse de fruits, *sorry, don't speak french*, murmure-t-elle en comptant l'argent, ça y est, j'ai réussi cela, j'ai trouvé des fruits en pensant à autre chose, je me rappelle quand j'ai dix ans, je reviens seule de l'église après avoir vu le cercueil gris de ma tante s'enfoncer sur des sangles entre deux tapis verts de fausse pelouse, le cimetière se trouve à l'ouest de l'église, une longue marche sépare l'église de la maison, seule, elle est morte en cinq jours à quarante ans, elle savait des histoires, une princesse, par exemple, exigeait qu'on lui offre une robe couleur du temps, qu'est-ce que c'est, demande l'enfant, couleur du temps, c'est très rare, très très rare, dit l'adulte, la princesse demandait l'impossible, pourquoi, demande l'enfant, parce qu'elle ne voulait pas du premier venu, dit l'adulte, et si le premier venu était venu avec la robe couleur du temps, demande encore l'enfant, le temps, dit l'adulte, change tout le temps, une couleur, ma chérie, n'est pas assez pour lui, une femme douce qui a vécu dans l'ombre, disait ma mère, dans l'ombre, il fait trop froid, on enterre ma tante et je porte un manteau bleu, l'histoire s'enfonce dans une fosse, où est ma mère, où sont les adultes, toi qui poses la question, souviens-toi, c'est à ce moment que tu as fui, c'est ta faute, au lieu de courir vers les adultes, tu t'es sauvée, de quoi te plains-tu, l'ennemie en moi, tu as fui, c'est ta faute, je me suis enfuie à la vue des sangles sur la fausse pelouse, c'est bien parce que tu l'as voulu, tu aurais pu rester, j'aurais pu rester, je ne pouvais pas, où sont-ils, tous, sous des tonnes de vieux chagrins, dévastés, la présence physique fait une différence, quoi, présence physique, quoi, non, cesse, cesse ta philosophie, ce n'est pas sain, c'est simple, bon, du calme, l'ennemie, l'ennemie en

moi, l'objet dévastateur cette fois-ci n'est pas la fausse pelouse, l'objet dévastateur est un collier d'argile que ma mère m'offre en cadeau, j'ai quinze ans, elle n'a pas d'argent pour acheter, elle façonne à la main cent trente petites perles d'argile, je les ai comptées, cent trente, roulées une à une entre le pouce et l'index, mises à sécher sur une aiguille, une à une, peintes, vernies, enfilées sur un fil de soie, avec un nœud à chaque dizaine, ce présent, je le reçois, je me rappelle, troublée, sans montrer jusqu'à quel point, il m'a suivie jusqu'ici, jusqu'à maintenant, j'ai dû le porter deux ou trois fois, l'autre jour, je suis tombée dessus, l'ai retrouvé dans un écrin de verre, emmêlé à des élastiques, des pinces à cheveux, des trombones, d'autres colliers, tombée dessus, tombée sur ces cent trente perles, trouées, séchées, peintes, vernies et enfilées avec amour sur un fil de soie, je l'ai caché pour le soustraire à ma vue mais il me suit, se multiplie, s'enroule autour de mon cou, ma mère malade est partout, dans ce présent mais aussi dans tous ces présents, anodins quand elle n'est pas malade, dévastateurs maintenant qu'elle l'est, ses lettres de Floride qui parlent de la Floride, ses lettres du Nord qui parlent du Nord, ses lettres de l'hiver qui parlent de la neige et du froid, la circulation est bloquée, tout ce qui n'a pas été dit, accompli, offert, tout ce qui est trop tard, comment le réparer, impossible, comment dire, impossible, exprimer ce que ces cent trente perles signifient pour moi, elles sont cent trente et je suis seule, tout devient trop tard, il y a sans doute un excès de sel dans mon organisme, toutes ces larmes, toutes ces perles salées qui roulent sur mes joues, debout, sur mes tempes, allongée, qui me font trébucher partout, tu es une mauviette, oui, une mauviette, voilà ce que tu es, l'ennemie, l'ennemie en moi, elle n'en est pas à son dernier soupir, s'exprime normalement, s'alimente normalement, est soignée normalement, et toi, incapable de tout quand il s'agit de tes affaires, infantile, assez, primitive, assez, l'ennemie en moi, tu as raté, ta vie est un échec, tu as tout gaspillé, tu n'as pas d'équilibre, une perle par terre te fait perdre ton équilibre, l'ennemie, assez, assez, du calme, ta mère peut encore lire, 45

faire des mots croisés, sa télé est allumée, tu vois bien que sa vie continue, du plomb dans l'aile, ta mère téléphone, te téléphone de l'hôpital et parle de l'hôpital, du plomb dans la voix, dans la gorge, dans le sang, tu as de la chance, dit un jour ma mère, bien avant la maladie, un jour où il est question d'une chose difficile, tu as l'air d'aimer ce que tu crées, moi, je n'ai jamais pu aimer ce que j'ai créé, avait dit ma mère, mine de rien, comme ça, un passé composé entre deux rapports de météo, entre deux pommes de terre à peler, comme elle me connaît mal, ma mère, une chose difficile parmi toutes celles qui s'enfilent sur un fil pour nous étrangler, comment pouvoir aimer son enfant si on ne peut aimer ce qu'on crée, je suis la fille de ma mère, je dis ma mère, je n'emploie pas le mot familier, celui qui fait s'embrasser les lèvres et couler les larmes, je suis une plaie, oui, bon, tu exagères, n'empêche, c'est toi qui détruis tout, tous les tissus, comme une tumeur, l'ennemie en moi, cesse, regarde où tu vas, conduis, et pense à ce que tu fais, je voudrais qu'elle sache que je serai là, présente pour elle, tu l'as dit, tu te répètes, voyons, c'est dans ta tête que c'est compliqué, compliqué, tais-toi, je veux des fleurs pour ma mère, pour votre mère, dit le fleuriste, mais encore, pour ma mère qui est clouée sur un lit d'hôpital, est-ce si compliqué, prenez des fleurs séchées, elles durent et ne demandent rien, prenez des fleurs en soie, elles sont vraiment naturelles, elles ont même des épines, elle pourra les garder longtemps après, après, vous voulez rire, après, ma mère n'aime que les fleurs qui ne durent pas, donnez-moi celles-là tout de suite ou je vous jette sur les épines de vos roses en soie, mon dieu, dit le fleuriste, mon dieu, les voilà, les voilà, quelle emmerdeuse, nous le pensons d'un commun accord, lui de moi, moi de lui, respirer, respirer, la chaleur de fin d'été étouffe la voiture bleue, les pêches, les fleurs et les parfums me portent vers ma mère, où est ma mère, clouée sur un lit de douleur, l'ennemie, toi et tes formules, rends-toi sans accident, trouve une place, gare-toi, offre-lui les fleurs et les fruits que tu as pour elle, et voilà, voilà enfin l'édifice, douze

peut-on stationner, aucun panneau ne l'interdit, dehors, il fait encore très chaud, les fruits mollissent, les fleurs s'inclinent, surprises par un grand coup de vent, le sac de fruits à la main, on transporte tant de sacs pleins du dehors vers le dedans et du dedans vers le dehors, tant de paquets de toutes sortes, la porte se verrouille quand on tourne la clé, l'air qui s'affole trouble les arbres, à côté, devant, derrière, du bruit, plus haut, un hélicoptère gronde, dans l'entrée, deux rangées de fauteuils roulants, le hall est trop vaste, les malades silencieux regardent la rue vivre sa vie, membres en écharpe, avant-bras de plâtre, bras coupés, jambes coupées, jambes de plomb, marques sombres, cicatrices fraîches, marques rouges ou bleues sur la peau nue, tête raidie, ils mâchonnent des miettes, fument, chuchotent, sifflent des mélodies qu'on entend mal, deux ascenseurs se font face, j'attends, une femme est clouée sur un lit, une femme dont la voix n'a jamais vieilli, je suis la fille de cette femme, cette femme est ma mère, la seule que j'aie, la seule que j'aurai jamais, chaque femme qui meurt est la fille d'une femme, je veux tout savoir, docteur, parlez-moi, affection rare, a dit le docteur, une tumeur bloque la circulation, une métastase, nous cherchons la tumeur mère, je ne peux rien dire de plus pour le moment, mais docteur, nous la traitons de notre mieux, nous poursuivons nos recherches, mais docteur, combien de temps, dix semaines, dix mois, personne ne sait, je vous remercie de m'avoir, le docteur consultait le dossier du prochain patient, l'ascenseur ne vient pas, à gauche, à droite, derrière, des voix, du bruit, des musiques confuses, sa chambre donne sur la rue, si elle se levait, elle pourrait me voir garer la voiture, quand j'arrive, traverser la rue, entrer dans l'hôpital, il lui faudrait pour cela quitter son lit, clouée de douleur, marcher jusqu'à la fenêtre, elle ne peut pas, la circulation est bloquée, il faudrait qu'elle puisse se lever, elle saurait que je pénètre dans l'hôpital, que je traverse le hall, que j'attends l'ascenseur avec mes fleurs, elle pourrait se préparer à ma visite, elle ne peut pas, elle apprend que j'arrive au moment où j'apparais dans l'embrasure de la porte, où allez-vous, onzième étage, un plus un égale deux, comment 47

dites-vous, la paroi glisse, la cage se ferme, s'élève, la paroi glisse, la cage s'ouvre, ça sent le linge et le désinfectant, clouée sur un lit de douleur, il me semble entendre sa voix, chambre onze zéro deux ou onze cent deux, elle parle à quelqu'un, j'entre, ah, tu es là, dit ma mère, ma mère me dit tu, depuis toujours, alors je l'embrasse, comment allez-vous, ça va, ça va, j'ai soif, j'écoute, j'ai soif, je n'ai plus de voix, j'apporte l'eau, replace l'oreiller, détends le drap sur ses pieds, tire la chaise près du lit, elle me regarde quand j'arrive et quand je pars, autrement ses yeux verts voyagent et s'égarent, j'embrasse ses joues, sa peau est douce, sa voix est grave, j'ai cru que mon corps m'était donné à jamais, dit-elle, il m'abandonne, comment vas-tu, je ne peux pas répondre à ma mère, je n'ai plus de voix, plus de voix, toi et tes excuses, si tu n'as plus de voix, comme tu dis, tais-toi donc simplement, tu peux, au moins, j'imagine, faire une chose avec simplicité, l'ennemie, l'ennemie en moi, et vous, ça va, ça va, des fleurs, c'est trop, c'est trop, garde, mon calmant, ce n'est pas encore l'heure du calmant, dit l'infirmière, des fruits, je mange si peu, tu le sais, clouée sur un lit, ma mère lutte contre un mot, un petit mot que les médecins appellent diagnostic et qu'elle appelle verdict, elle lutte allongée, on lui interdit de se lever, ses os n'auraient plus la force, pourraient casser, elle s'écroulerait, elle ne se plaint pas, ne demande rien, ne parle pas des longues épines, ne veut ni inquiéter ni déranger, tu ne croirais pas, dit ma mère, tous les souvenirs qui reviennent, cette histoire, tu te rappelles, la robe couleur du temps, tu t'en souviens, oui, oui, attends, c'est ta tante qui la racontait, tu voulais cette robe, rappelle-toi, dit ma mère, tu voulais toujours l'impossible, elle a raison, l'impossible, ma mémoire saigne, le coucher de soleil sera très coloré, va plutôt le voir, dit ma mère qui s'exerce à partir sans déranger, va, tu me raconteras, sourit ma mère qui s'apprête à disparaître sans déranger personne, au revoir, au revoir donc, puisque je n'ai plus de mots, sur mes deux jambes, j'avance sans douleur et sans voix, je veux dire sans douleur à mes jambes, un plus un égale deux,

sortie, dans le hall, les malades regardent passer le temps avec les visiteurs, suivent des yeux la jeune femme et ses paquets, celle qui s'est garée droit devant, est sortie de sa petite voiture, a verrouillé les portières, traversé la rue vêtue de sa robe à fleurs, longé la haie de fauteuils roulants, son bouquet de couleurs à la main, ils l'ont vue disparaître dans l'ascenseur, réapparaître, se diriger vers la sortie, celle dont la mémoire saigne en secret, *la jeune femme*, celle des calendriers de l'enfance, avec sa petite robe gaie, celle qu'on reconnaît, qu'on a aimée sur les couvertures des cahiers d'écoliers, qu'on a envie de suivre, qui annonce en souriant une céréale ou un parfum, porteuse de vie, puissante de promesses, de santé, de mouvement, les fleurs de sa robe parfument son sillage, on voudrait lui parler, qu'elle s'attarde, on voudrait lui lancer un bouquet, un mot, quelque chose à cueillir, à emporter avec elle chez ceux qui ont leurs jambes, chez ceux dont les bras peuvent encore étreindre, mademoiselle, on se reverra, ma jolie, revenez, il fait beau, n'est-ce pas, ne m'oubliez pas, ma belle, chérie, les premières fois, elle sourit, elle accorde le sourire, mais il y a tant d'offrandes, tant de réponses à accorder qu'elle devient à son tour sourde, muette, handicapée, elle baisse les yeux en traversant la haie de fauteuils, elle ne peut rien promettre, elle s'élance vers les portes ouvertes, il fait trop chaud, robe et cheveux au vent, elle rejoint sa voiture sans se retourner sur tous ces espoirs qui s'accrochent, qui respirent au passage les fleurs de sa robe, elle ouvre la portière contre le vent, on étouffe dans la voiture, la portière en claquant pince un coin de sa jupe, coince un triangle de tissu, un bras se lève, du côté des fauteuils roulants, le bras veut signaler la robe coincée, mais trop tard, la voiture bleue démarre dans le soir, se faufile dans l'univers des bien portants, loin de l'hôpital, des traitements, des maux, des convalescences, du goût fade des repas, loin de l'univers résumé aux murs d'une chambre, loin des cheveux hirsutes, loin des odeurs d'éther, des draps désinfectés et des légumes bouillis, en pleine circulation, parmi tous ces camions emplis de denrées, sa voiture la conduit, l'emmène loin, très loin, jusqu'aux berges du fleuve 49

où des hérons passent quand le soir tombe, le soir va tomber, va voir le soleil, a dit la mère, la fille descend dans l'herbe jaune, jusqu'à l'eau, mais il y a trop de vent, trop de vent, trop chaud, pourquoi trop, toujours ces plaintes, non mais, cesse, à la fin, l'ennemie, l'ennemie en moi, une longue épée plane sur le métal du fleuve, elle sent passer sur elle le fil de cette épée, elle sent aussi la bruine dorée du couchant, le courage de la mère, la douleur rose et mauve de l'astre qui disparaît, prend l'eau dans ses mains, goûte l'eau, l'eau ne goûte rien, quel bonheur, l'eau goûte la transparence et le sel des larmes, un grand coup de vent fait tomber le soir, un héron passe, il faut rentrer, elle rattrape ses jupes emportées, roses, mauves, dorées, un avion vient de franchir le mur du son, circulation, klaxons, la rue qui est la sienne, encore des réclames dans la boîte aux lettres, pas de lettres et toujours des réclames, on veut lui vendre quelque chose à tout prix, elle ne sait ni quoi ni pourquoi, silence, elle n'a pas faim, il faut manger, elle mange une chose toute prête, debout, allume la télé sans savoir pourquoi, encore du tapage, des réclames, un documentaire sur la vie animale, ce soir, la chasse aux cervidés, la chasse à l'orignal, précise le commentaire, a lieu l'automne, saison des amours, le chasseur futé s'enfonce dans la forêt avec son sens de l'observation et son fusil en bandoulière, repère les traces de l'orignal, se tapit dans un buisson, en compagnie de son fusil, émet un chant plaintif qui imite celui de la femelle, la femelle en amour émet un chant plaintif, précise le commentaire, le commentaire ne dit pas pourquoi cette plainte attire le mâle, trompé par l'imitation, le mâle répond de son mieux à l'appel de la femelle amoureuse, sa voix est grave, il paraît, son panache magnifique entre les grands arbres, le chasseur futé épaula son fusil, lui loge une balle dans le front, il s'agit là, précise le commentaire, d'un plaisir incomparable pour le chasseur, elle éteint la télé, tiens, il fait déjà nuit, l'engoulement passe, elle enlève sa robe, s'allonge sur le lit, essaie de respirer, tant de vieilles femmes en noir, coin Marie-Anne et Saint-Laurent, la voix de la mère, je n'ai

le sang circule et mille points lumineux sous les paupières, le sommeil, le sommeil finit par la prendre, un bouquet se dénoue, des oranges roulent par terre, original en pleine forêt, elle marche vers le chant plaintif de l'amour, son panache magnifique frôle les étoiles, entre les grands arbres, la nuit s'éloigne, le matin vient, des oiseaux avec lui, elle sent sous ses sabots la fraîcheur du sol mouillé, soudain apparaît une meute de chasseurs en fauteuil roulant, leur souffrance comme une arme pointée vers elle, elle s'élance entre les grands arbres, elle s'enfuit, elle court, elle s'écroule sur la fraîcheur du sol mouillé, une douleur aiguë à la poitrine, une plainte, un cri, les petits bouquets se fanent, glissent de la robe, tombent sur le parquet, un homme endormi près d'elle aurait sursauté, mais elle est seule dans sa chute, à même le sol mouillé de la forêt, livrée à la douleur, seule sur le lit, soudain, elle sent un souffle, il vient des étoiles, de la couleur du jour, il descend doucement sur elle, il s'étend, je suis le souffle de la forêt, murmure le souffle, il l'enveloppe, c'était un rêve mauvais, c'est fini maintenant, dit le souffle, son haleine est douce, elle la respire et ouvre les yeux, elle se lève, elle peut marcher, laisser au sommeil l'animal blessé, sur une chaise se trouve toujours sa robe étalée, couleur du matin, dans la rue sa voiture, couleur du ciel, elle respire, par la fenêtre entre un air tiède et doux, il n'y aura peut-être pas d'hiver, je respire, le sang circule en silence dans nos veines, rouge, disait ma mère, sans bruit, sans fin, sans fin, jusqu'à la fin, on le voit quand on ferme les yeux sur une lumière, disait ma mère à qui je n'ai rien dit.

Parue dans le numéro 50, été 1997.